

## L'HORLOGE DU CŒUR

*Qui, mon enfant, c'est très certain :  
Dans votre poitrine paisible  
Qui fait tic-tac, soir et matin,  
Se trouve une horloge invisible.*

*Julis, avant d'ouvrir vos yeux,  
Un ange blanc l'y mit, je pense,  
Et chaque nuit il vient des cieux  
Pour la remonter en silence.*

*Bon ange blanc, venez, venez  
Du paradis où Dieu vous loge,  
Et, dans le cœur des nouveau-nés,  
Faites battre longtemps l'horloge !*

*Pour que les pères soient joyeux,  
Pour que les mères soient bénies,  
Et qu'en souriant, les aïeux  
Ferment leurs paupières ternies.*

*O mon enfant, mon tendre amour,  
Puisqu'on ne peut taire ces choses,  
Puisque l'horloge sainte, un jour,  
Doit s'arrêter sous vos chairs roses,*

*Priez, priez avec ferveur  
Afin qu'à votre heure dernière,  
Quand Dieu reprendra votre cœur  
Des mains de l'Ange de lumière,*

*Ce-cœur, qui fut si doux au mien,  
Soit sans aigreur, soit sans souillure,  
Et n'ait battu que pour le bien  
Dans votre vie honnête et pure.*

JEAN RAMEAU.

## LES BOUDINS DE Mme PALVADEAU

(HISTOIRE VRAIE)

Quittant son domicile sis au No 24 de la rue de la Vieille-Ville, Mme Palvadeau, respectable dame d'une taille en rapport avec son air digne, se dirige souriante quoique majestueuse vers le bas de la ville de Saint-Nazaire. Au No 3 de la rue de la Rampe, au-dessus d'une devanture où peuvent se voir de délicieuses choses, se balance une enseigne avec le titre alléchant : Prieur, charcutier.

C'est là le but de promenade de la noble femme : elle ouvre la porte, après avoir jeté un long regard de convoitise sur toutes les choses succulentes étalées derrière la vitrine, et entre en poussant un soupir.

Au bruit de la sonnette, M. Prieur, le maître de céans, arrive, orné de son magnifique tablier blanc passé en sautoir et de son inséparable "fusil" pendant à son côté. Sur sa face rubiconde qui dénonce le bourgeois aisé, un sourire éternel s'épanouit. Pourtant à la vue de notre visiteuse, son sourcil se fronça légèrement. Mais cela dura peu et il prit bientôt son ton toujours poli et jovial pour demander :

—Comment allez-vous, Mme Palvadeau ? Je suis vraiment enchanté de vous voir.

—Il fait vraiment bien beau, aujourd'hui, n'est-ce pas, M. Prieur. Ce délicieux temps d'automne vous fait réellement désirer d'avoir le plaisir d'une petite promenade en mer, qu'en pensez-vous ? Pour mon compte, je voudrais que mon mari fût à même de m'en offrir l'agrément. Hélas ! nos moyens d'existence ne nous permettent pas de telles dépenses ! Heureusement que rien ne nous empêche d'avoir un semblant du même plaisir, par une bonne petite course sur le bord de la mer. C'est ainsi que nous comptons tous partir dans une heure, un bon panier de provisions au bras et aller déjeuner au milieu des rochers de Ville-ès-Martin ou de la Tour du Commerce.

—Je ne doute pas que vous n'alliez passer une belle après-midi. Plût au ciel qu'il me fût permis d'en faire autant !

—Or, vous comprenez facilement, mon cher M. Prieur, qu'il nous faudrait quelques délicatesses, par exemple quelques-uns de ces excellents boudins qui vous ont acquis une renommée toute nazairienne. Je crois que la douzaine que je vous ai fait prier de me garder, hier, me suffirait encore aujourd'hui.

—Je regrette absolument de ne pouvoir vous satisfaire, madame, mais je viens justement de me des-saisir de cette dernière douzaine en faveur de votre aimable voisine, Madame de T...

—Comment, vous n'avez pas hésité à me préférer cette dame, alors que je vous avait fait prévenir de m'en mettre de côté, depuis hier ? mais, mon bon monsieur, vous ne savez donc pas que cette "aimable voisine," comme vous vous plaisez à l'appeler, doit à tout le monde dans la ville, et qu'il n'y a pas un magasin qui veuille lui avancer maintenant ?

—Je m'étonne de ce que vous me dites là, Mme Palvadeau, car, pour mon compte, jamais cette dame n'a pris à crédit chez moi.

—Est-ce possible ?... Mais enfin, pourquoi ne m'avez-vous pas gardé de boudins ?

—Eh ! ma chère dame, vous me devez déjà quelque argent, tandis que Mme de T..., me paie toujours comptant.

—Je n'en reviens pas. Mais patientez, il n'en sera pas toujours ainsi. Vous verrez bientôt si elle ne vient pas vous demander ceci ou cela, sans argent. Elle est maligne, allez, la petite dame : elle commence à bien payer, pour qu'ensuite on lui avance plus facilement.

La conversation se poursuivit, quelques instants, sur ce ton charitable : puis, voyant qu'elle n'avait plus de douceurs à répandre sur la réputation de sa malheureuse victime, Mme Palvadeau sortit, souriante malgré tout, et, après avoir acheté quelques boudins, de qualité moindre, chez Mme Malin, elle réintégra son domicile.

A peine eût-elle déposé ses emplettes chez elle, qu'elle escalada—non sans s'arrêter quelquefois, pour souffler un peu—les vingt-sept marches qui la séparaient du second étage de la maison : là habitaient la jeune Mme Porcher, son père et sa mère. C'est que la noble Mme Palvadeau daignait ordinairement mettre quelqu'un dans ses confidences, au grand ennui, le plus souvent de ses malheureux auditeurs.

—Figurez-vous, s'écria-t-elle d'un ton mystérieux, en renfermant la porte, qu'il vient de m'arriver une curieuse autant que désagréable aventure.

Et tout d'une haleine, avec force figures de rhétorique empruntées aux romans qu'elle lisait parfois, avec nombre de réticences qui en laissaient long à penser, la charitable dame rapporta la conversation qu'elle avait eue avec M. Prieur, le charcutier de la rue de la Rampe. N'avait-il pas osé vendre à Mme de T... des boudins qu'elle—Mme Palvadeau—lui avait commandés la veille ? Comme si tout le monde ne savait pas pertinemment que cette Mme de T...—précisément la voisine des confidents actuels—devait dans tous les magasins de la ville !

—Mais, nous l'ignorons aussi !

—Vraiment ?... Il est vrai que j'ai toujours fait mon possible pour qu'ici on n'en sache rien, car, vous le savez aussi bien que moi, il ne faut jamais dire du mal de son prochain, alors même que ce qu'on connaît de lui est pure vérité. Aussi, est-ce en toute intimité que je vous rapporte ce dont il s'agit en ce moment, et je vous en voudrais beaucoup si vous en parliez à qui que ce fût.

Puis, d'un ton encore plus mystérieux, rapprochant lentement sa chaise de ses auditeurs :

—Voyez-vous, je vais vous dire pourquoi, malgré tout, on lui avance à cette chère dame, à laquelle je ne veux pas le moindre mal, d'ailleurs, oh ! non ! C'est qu'elle a un "de" devant son nom, et avec cela, soyez-en sûrs, on obtient bien des choses !

Puis, d'un petit air aigre-doux autant que prétentieux :

—Mais, après tout, il n'y a pas que ces gens, dans cette maison-ci, qui puissent se dire "nobles," et si nous voulions nous-même...

Elle s'arrêta à dessein, de façon à exciter davantage la curiosité des personnes qui l'écoutaient. Voyant qu'on ne lui accordait qu'un "ah !" à peu près indifférent, mais voulant malgré tout s'expliquer, la noble "parleuse" hocha encore la tête d'un air entendu et continua en se rengorgeant :

—Il y a de cela bon nombre d'années, le prince de France qui, s'il régnait aujourd'hui, devrait s'appeler Henri V, s'arrêtait un soir au petit bourg de Saint-

Père-en-Rez ; comme l'auberge de l'endroit n'était rien moins que détestable, on le conduisit chez un certain M. Palva, lequel semblait posséder la meilleure habitation de l'endroit. Jugez si ces hôtes, honorés d'une visite aussi princière, eurent soin de tout mettre en œuvre pour faire plaisir au noble personnage. Henri V était d'ailleurs très affable et se mêlait volontiers à la conversation de ses hôtes. A un certain moment du souper, il remplit son verre d'eau de la carafe et, l'élevant à la hauteur de ses yeux, il dit en souriant d'un sourire indéfinissable :

—En voilà de l'eau claire, on dirait du cristal !

—Puis vidant d'un trait le contenu de son verre et se tournant vers l'humble maître du logis :

—Monsieur, à dater d'aujourd'hui et en souvenir de l'eau exceptionnellement délicieuse que vous m'avez servie pour "baptiser mon vin," je vous autorise à ajouter à votre nom la particule "d'Eau."

—De ce jour, notre famille commença à s'appeler Palva d'Eau. Puis peu à peu, cette coutume parmi nous tombant en désuétude ou mieux, sans doute prenant plus de force, nous primes l'habitude d'écrire Palvadeau en un seul mot, jusqu'à ce qu'un jour ma mère, ennuyée de nous entendre trop souvent regretter de ne pas avoir assez de fortune pour soutenir notre nom, saisit tous ces malheureux papiers avec une fourche (sic) et les jeta au feu, disant :

—De cette façon, vous ne me rompez plus la tête de vos jérémiades inutiles."

Et se levant d'un air digne, Mme Palvadeau—jadis Palva d'Eau—salua en souriant et avec un "Venez donc nous voir quelquefois," quitta la chambre, où ses trois auditeurs s'étaient tenus "à quatre" pour ne pas éclater de rire.

Comment tout cela arriva-t-il aux oreilles de Mme de T... ? Nous laisserons au lecteur le soin peu difficile, de se l'expliquer.

Toujours est-il qu'environ six mois plus tard seulement, Mme de T... apprenait ce que l'aristocratique dame du rez-de-chaussée avait dit d'elle. Naturellement, cela fut loin de lui faire plaisir.

Or, le jour même où elle apprenait que—à son insu—elle devait dans tous les magasins de la ville, la pauvre femme descendait à la cour intérieure, chercher un seau d'eau douce dans une barrique où elle avait coutume d'en avoir quelque peu, lorsque la pluie s'adonnait à tomber. Mais ce matin-là, elle avait oublié sans doute que depuis huit jours qu'elle avait vidé sa barrique, l'eau du ciel avait négligé de la remplir. Force lui fut donc de se retirer avec son seau vide : elle était sur le point de remonter chez elle, quand l'aimable Mme Palvadeau, s'étant sans doute aperçue à temps de la déception de son infortunée voisine, ouvrit sa porte et, avec son éternel sourire sur les lèvres, lui dit :

—Mais, Mme de T..., prenez donc de l'eau dans une de mes barriques. Je les ai justement fait remplir hier par Loué, le marchand d'eau.

—Merci, madame, je n'ai pas besoin de votre eau. Et "l'aimable voisine," sans s'arrêter à rien dire de plus, continua à monter l'escalier.

Mme Palvadeau resta bouche bée, osant se demander ce qu'elle avait bien pu faire pour s'attirer les disgrâces de son "amie" du haut. Aussi, ne pouvant se figurer en quoi elle avait bien pu manquer à l'égard de Mme de T..., quelques instants après elle montait à son tour les vingt-sept fameuses marches, sûre, en son for intérieur, de son innocence, et se disant que certainement il avait dû arriver quelque chose de fâcheux à la petite dame du haut.

Ce fut très rassurée qu'elle frappa à la porte du modestement appartement qu'occupait Mme de T...

Celle-ci fut tout étonnée en venant ouvrir de se trouver face à face avec la femme qui avait osé répandre de tels bruits sur son compte. Mais elle était trop bien élevée pour faire autrement que de l'inviter aimablement à entrer et à s'asseoir.

—Ma chère Mme de T..., commença la visiteuse tout à fait tranquillisée, vous m'expliquerez, n'est-ce pas, comment il se fait que vous m'avez refusé sur un tel ton le petit service que je vous offrais il y a un instant.